

## Mon ami, voici le prix de sagesse ! Monsieur, je n'embrasse que les petites filles !.

**Numéro d'inventaire** : 1983.00836

**Auteur(s)** : Cham

Yves

Marius Antoine Barret

**Type de document** : image imprimée

**Collection** : Le Charivari

**Description** : gravure de presse d'après une gravure sur bois page de journal découpée avec texte dimensions de la feuille : 439 x 310

**Mesures** : hauteur : 446 mm ; largeur : 308 mm

**Notes** : Scène satirique lors de la remise des prix au-dessus du tr. c. : "Actualités". Signature en bas à gauche "Yves & Barret sc." Signature en bas à droite "Cham 91". Cham (Amédée de Noé dit) (Paris, 1818 ou 1819 - 1879, Paris) Cham prit des leçons de dessin à l'atelier de Charlet, puis chez Paul Delaroche. Il débuta en 1839 avec un album de dessins humoristiques et des légendes, édité par Charles Philippon. Cham entra au Charivari en décembre 1843 et fournit à plusieurs journaux des dessins notamment sur la vie artistique et les Salons officiels. Marius Antoine Barret (1845-?), souvent associé à Yves, dessine d'après Cham, travaille pour le Magasin Pittoresque et des journaux satiriques. (Blachon, gravure au XIXe s., p. 198.) date restituée d'après articles du journal

**Mots-clés** : Récompenses et témoignages de satisfaction

Décorations, citations

**Filière** : non précisée

**Niveau** : non précisée

**Autres descriptions** : Langue : Français

Nombre de pages : 1

Commentaire pagination : page 168

ill.



M.A.L.

— Mon ami, voici le prix de sagesse; embrassez-moi!  
— Monsieur, je n'embrasse que les petites filles!

harmonie d'exécution qui fait dire du journal : « La Vie parisienne, de Marcelin ».

Marcelin est le Directeur-Solait : « La Vie parisienne, c'est lui. »

Incontestablement, il a fait une main ferme et habile, une main de fer sous un gant de feutre, pour empêcher sur ses rails une pléiade d'écrivains dont la personnalité se pliait officieusement au jong étroit d'une littérature spéciale. Malgré cela, on les reconnaissait facilement sous le masque.

Le crayon de Marcelin a de la manière plutôt que du style. Ses types féminins se reconnaissent facilement à des chiffonniers, yeux peints, coiffures exotiques, tailles de gorge, mollets bien sculptés, pieds microscopiques, bottines à talons extravagants, robes fines, gants à seize boutons, rubans qui couvrent au poignet ou à la ceinture, lignes serpentine, le tout équilibré... avec grâce.

Son style, comme son dessin habillé, a une allure négligée dans le sens propre et jusqu'à la recherche. A la Vie parisienne, bon gré mal gré, il faut venir la note juste, exacte, mathématique, il faut savoir composer toute phrase forte, équilibrée tout simplement vrai, honnête, dans un langage appliqué, avec cette parfaite harmonie de beauté pour ce qui a l'air d'une phrase. Y compris dans les plus petites phrases : « Finissons vite Marcelin » (Appliquez cette formule à la litté-

ture, et vous aurez le secret de cette confusion mondaine, qui a la spécialité des bombes au poison.

Les adhérents du la première heure se sont dispersés. Les dissidents ont également disparu, sans de rares exceptions. L'échec des écrivains s'explique d'elle-même : il y a beaucoup moins de dents, et la littérature a gagné du terrain. Pour les plumes, il y a diverses causes. La Vie parisienne, qui suit les évolutions de la mode et des mœurs, a subi des transformations successives, et la température de la serre chaude s'est refroidie jusqu'au zéro absolu barométrique.

La première manière était plus large et plus variée. La seconde, à la bonneterie, a été une période de transition ; la note militaire a dominé un moment, la politique n'a eu son temps, la troisième a spécialisé le genre et le journal tendait à être tenu et lu d'équilibre. Mais, qui ne voit pas à de la jeunesse, l'imagine que la première était la bonne. Expérience faite, on y reviendra. Il y avait là des esprits libres sans brutalité, des études fines et saines, de la fantaisie, de la bonne humeur, une forme nouvelle en littérature.

On me dira peut-être que j'entrevois la porte du succès ? Non et surtout bien d'autres. Les journaux sont des maisons de cristal, et ce que je dis n'a rien de bien mystérieux.

Pour moi, je suis resté « comme j'ai », quand même, mais j'ai voulu me donner une fois la preuve qu'il n'est

pas tout à fait démodé. Il n'y a pas bien longtemps, j'ai écrit un article : La Tyrolienne d'une jeune fille au Bois. Je l'ai fait recopier, je l'ai envoyé par la poste, et il a paru : AMAZONNE, signé Meljeu. Cette expérience m'a coûté, je l'avoue, une satisfaction très-inutile, et j'espère que Marcelin ne m'en voudra pas de mon insouciance.

Paris est la ville du monde où se fabriquent ces mots à l'emporte-pièce, légers comme des fêches, indestructibles comme le bronze. On a baptisé la Vie parisienne : La Conscience des Femelles. On a dit encore qu'elle était le *Mouvement des canotiers*. Ce mot n'est pas exact. Il se peut que le Journal-Album soit leur Esprit, qu'il soit le Livre d'Or des Princesse de la Temps, et même l'Osacle des Ophélies du Lac, c'est un journal mondain. S'il ne croit guère à la régénération par des homélies littéraires, s'il encourage un demi-deuil pas trop noir, c'est que Paris n'est pas la Capitale de la Morale en action.

On lit la Vie parisienne comme on va chez une jolie femme qui boit le cigare, la musique gaie, la poésie facile, la philosophie délicieuse. On lui demande un moment l'oubli des sermons, des chaînes, des soucis de la vie et surtout de la politique. Pour le reste, il y a des journaux vertueux qui se chargent de nous enlever.

CHARLES JOUIN.

